

QUAND MINOU DEVIENT UN TUEUR EN SÉRIE

Si mignon le chat ?
Carnivore insatiable, se
reproduisant vite, il
fait des ravages dans les
écosystèmes fragiles.

C'est une déclaration de guerre qu'a prononcée, en juillet dernier, Greg Hunt, le ministre australien de l'Environnement : «D'ici 2020, je veux voir 2 millions de chats abattus, 5 nouvelles îles et 10 nouvelles zones sur le continent transformées en refuges sûrs, débarassés de tout félin.» La cible de ce plan d'éradication massive : les chats errants. Ceux-ci sont pointés du doigt par les autorités australiennes en raison des dangers qu'ils feraient peser sur la biodiversité. «Petit bilbi, bandicoot du désert, souris sauteuse à grandes oreilles, wallaby à queue cornée... L'Australie a perdu 29 espèces de mammifères ces deux derniers siècles, et les chats ont contribué à la plupart de ces extinctions», martèle Gregory Andrews, le Commissaire aux espèces menacées, nommé par le gouvernement pour mener cette campagne d'abattage.

Arrivés par bateaux avec les premiers colons anglais au XVIII^e siècle, pour chasser rats et souris des exploitations agricoles, les chats ont trouvé, dans les vastes étendues du bush, un territoire idéal pour prospérer en toute liberté. Là, ils ont

pu chasser une nourriture abondante, parfaite pour eux : des lapins, une autre espèce introduite par l'homme dans la grande île australienne. En l'absence de prédateurs naturels, les rongeurs avaient en effet proliféré dans l'outback, jusqu'à représenter un fléau majeur puisqu'ils détruisaient les zones de culture en y creusant leurs terriers. Pour enrayer cette menace, les autorités australiennes leur inoculèrent un virus, la myxomatose, qui décima, dans les années 1950, 99 % de leur population. Conséquence : les meutes de chats errants se retrouvèrent dès lors sans proie facile à se mettre sous la dent... et se rabattirent sur le gibier local. Aujourd'hui, ils menacent un tiers des espèces sauvages australiennes, principalement des mammifères, comme le chat marsupial du nord et le wombat à nez poilu, mais aussi des oiseaux, telle la chouette ninoxe et des reptiles. Selon l'Australian Wildlife Conservancy, entre 5 et 18 millions de chats errants vivraient en Australie, chaque félin tuant entre 5 et 30 proies par jour, ce qui constituerait un énorme carnage.

Si l'Australie est si sensible aux ravages causés par le chat, c'est qu'elle n'a jamais connu sur son sol de tel prédateur (excepté le loup de Tasmanie, un carnivore endémique qui s'est éteint en 1936). Une vulnérabilité qu'elle partage avec les milliers d'îles de la planète où l'arrivée du félin a considérablement ébranlé la biodiversité. «En 2011, nous avons analysé l'écosystème de 120 îles, explique Elsa Bonnaud, maître de conférences en écologie à l'université Paris Sud et auteur de nombreuses études sur le sujet. L'impact des chats était significatif sur au moins 175 vertébrés menacés d'extinction, voire déjà éteints (25 reptiles, 123 oiseaux et 27 mammifères). Or beaucoup de ces espèces sont endémiques : si elles disparaissent, elles seront perdues à jamais.»

Les départements et régions de la France d'outre-mer n'échappent pas à l'hécatombe. ●●●



Sa domestication n'a pas émoussé l'instinct de ce chasseur hors pair. Et quand il s'agit de jouer avec sa proie, il ne fait pas la différence entre souris, oisillons tombés du nid... et espèces menacées.

●●● A la Réunion, la prédation du chat menace le pétrel de Barau, espèce en danger d'extinction ; en Polynésie française, où le félin est responsable déjà de plusieurs extinctions, il fait un festin des gallicolombes, dont le nombre ne cesse de diminuer ; en Guadeloupe, l'iguane des Petites Antilles, animal endémique et menacé, est l'un de ses mets favoris... Bref, dès que le félin arrive sur une île, c'est tout un écosystème qui se trouve déstabilisé. Avec, en creux, un péril bien réel : «A terme, cela conduira à une homogénéisation de la nature, et la faune des îles ressemblera à celle des continents», alerte Elsa Bonnaud.

Cinq chats furent introduits en 1950 aux îles Kerguelen, ils sont plusieurs milliers aujourd'hui !

Certes, tout le monde a déjà été témoin de cette danse macabre qu'entame notre compagnon domestique avec la souris qui vient de tomber sous ses griffes. Mais difficile d'imaginer que se cache, derrière la boule de poils alanguie sur le canapé, un tueur en série responsable d'autant de crimes animaliers. La Convention relative à la conservation de la vie sauvage et du milieu naturel de l'Europe met pourtant les chats sur la liste des «espèces les plus agressives et nuisibles». Ce que confirme Jean-Christophe Vié, directeur adjoint du Programme mondial des espèces de l'UICN (Union internationale pour la conservation de la nature). «Parmi les animaux envahissants et ayant un impact considérable sur les espèces menacées, le chat domestique (*Felis catus*) fait office d'ennemi public numéro un... devant le rat.»

De fait, le chat est un superprédateur d'autant plus redoutable que c'est un opportuniste capable de s'attaquer à un très large éventail d'espèces. Souris, lézards, sauterelles, libellules, papillons, grenouilles, lapins, marsupiaux... Non seulement le carnivore peut se nourrir de tout, mais son agilité et sa rapidité le place très haut dans la chaîne alimentaire. Et si le chat domestique réfrène volontiers ses instincts de prédation lorsque son maître lui donne à manger régulièrement (les croquettes sont moins fatigantes à attraper qu'une souris), il en va tout autrement lorsqu'il reprend sa liberté.

A ces félins retournés à l'état sauvage et qui se nourrissent directement dans le milieu naturel, on a donné deux noms distincts : chats errants, lorsqu'ils n'ont pas de maître défini mais demeurent à proximité des humains chez qui ils vont parfois quêmander leur pitance. Ou bien chats haret, lorsqu'ils ne présentent plus aucun signe de domestication. Ce sont ces petits fauves, particulièrement adaptés à la vie sauvage, qui dévastent aujourd'hui la biodiversité des îles et de l'Australie. Car *Felis catus* est aussi un super envahisseur.

«Le félin se reproduit rapidement – deux phases de reproduction par an comprenant trois ou quatre chatons par portée – et se disperse partout car il résiste à tous les environnements, même les plus contraignants (désert, froid), explique Elsa Bonnaud. Et il n'est pas soumis à la “dépression de consanguinité”, la diminution de reproduction entre individus étroitement apparentés.»

Dans les îles Kerguelen, cinq chats ont été introduits en 1950. Aujourd'hui, la population atteint plusieurs milliers de cousins et cousines !» Difficile, malgré tout, de connaître précisément le nombre de chats retournés à l'état sauvage. «Les chiffres sont approximatifs, voire totalement inventés. En général, ils sont calculés par rapport à la densité par habitant... une extrapolation guère scientifique !» s'exclame, agacé, Corey Bradshaw, professeur d'écologie à l'université d'Adélaïde, en Australie. De quoi relativiser le chiffre de 8 à 15 millions de chats errants avancés par le ministère de l'Ecologie australien pour justifier son plan d'éradication.

Mais la problématique ne se limite pas aux îles. En Europe continentale et aux Etats-Unis, notamment, nos compagnons moustachus sont aussi régulièrement désignés comme nuisibles pour la faune. Une étude, réalisée en 2012 par le Smithsonian Conservation Biology Institute de Washington, a ainsi mis le feu aux poudres. Elle désignait les chats errants comme «première cause de mortalité pour la faune sauvage aux Etats-Unis», affirmant qu'ils tuaient entre 1,4 et 3,7 milliards

d'oiseaux et entre 6,9 et 20,7 milliards de petits mammifères par an. Même constat en Grande-Bretagne, où, d'après la Mammal Society, les félins errants sont responsables de la mort de 275 millions d'animaux sauvages chaque année. Un constat d'autant plus inquiétant qu'à la prédation de ces chats ayant repris leur liberté s'ajoute celle de leurs cousins restés domestiques. Ceux-là chassent non pas pour s'alimenter mais par jeu ou par instinct. «Les félins sont devenus les carnivores les plus importants dans de nouveaux écosystèmes comme les parcs, les jardins, les zones périurbaines», précise Roman Pavis, doctorant au Muséum national d'histoire naturelle et auteur d'une étude sur le comportement prédateur des chats en France. Dans notre pays, la population de félins domestiques aurait doublé en trente ans, passant de 6 à 13 millions, selon une enquête réalisée en 2014 par l'institut de sondage TNS/Sofres.

EN AUSTRALIE, SONT

LES CHATS ERRANTS UN DÉSASTRE ÉCOLOGIQUE

Difficile, néanmoins, de faire la part des choses entre les cris d'alarme des défenseurs de la nature, les chiffres inquiétants mais peu précis et le réel impact sur l'environnement. Les études sur la prédation du chat sont relativement récentes – une cinquantaine d'années tout au plus. Et il s'agit là d'un sujet passionnel, le lien qui nous unit au chat induisant nécessairement un biais affectif. Une étude, actuellement menée au niveau mondial, par le Centre national de la recherche scientifique (CNRS) et l'université Paris Sud, est sur le point de remettre en question certains dogmes, raconte Franck Courchamp, l'un de ses auteurs. «Il n'y a désormais plus de doute sur l'impact négatif des chats sur la majorité des écosystèmes insulaires, par exemple à Hawaii, en Nouvelle-Zélande ou dans le Pacifique. C'est même très visible. Sur les continents, en revanche, je ne serais pas aussi catégorique.» En effet, selon le chercheur, les milliards d'oiseaux tués ne nous apprennent rien sur le réel impact environnemental des chats. Si ceux-ci mangent 1 milliard de pigeons sur une population de 20 milliards, les conséquences de cette chasse ne peuvent être considérées comme nuisibles. Si le chat avait un rôle déterminant, on observerait un déclin de la population d'une espèce, jusqu'à ce que celle-ci soit menacée. Or, «à ce

stade, affirme Franck Courchamp, notre étude démontre qu'environ 90 % des espèces consommées par les chats sur les continents ne sont pas mises en danger par cette prédation.»

Le même flou entoure les solutions pour lutter contre la prédation des chats. Deux stratégies s'opposent actuellement : la méthode dite «TNR» («Trap-Neuter-Return» : capture-stérilisation-remise en liberté) et l'extermination pure et simple (par poison, armes à feu ou euthanasie après capture), prenant parfois la forme extrême de l'éradication totale, comme c'est le souhait en Australie. Les associations de protection animale s'indignent de ce «génocide animalier», suggérant plutôt de stériliser massivement, afin de laisser les populations décliner naturellement. Mais au-delà même des questions éthiques, se pose la question de la faisabilité d'un tel programme. Longue, complexe et particulièrement coûteuse,

l'éradication totale des chats semble impossible dans les immenses territoires australiens...

Néanmoins, des populations de chats haret ont déjà été éliminées avec succès dans 129 îles dans le monde, selon la Database of Island Invasive Species Eradications (Base de données sur les éradications d'espèces envahissantes dans les îles). Voilà pourquoi la Convention relative à la conservation de la vie sauvage et du milieu naturel de l'Europe mais aussi l'UICN plaident pour que de telles actions soient menées dans des petites îles à faible densité de population, lorsque certaines espèces indigènes sont aux portes de l'extinction.

L'impact de cet animal domestique est moins dommageable en France métropolitaine

Mais, pour certains scientifiques, l'utilisation à répétition de cette méthode extrême n'est pas souhaitable car elle pourrait avoir de graves conséquences sur la chaîne alimentaire. Sur l'île Macquarie, le dernier chat a été tué en 2001. Les populations d'oiseaux marins ont immédiatement augmenté. Comme celle des lapins qui, en rongant les plantes de l'île, ont déséquilibré à nouveau cet écosystème hautement fragile.

Pour préserver la biodiversité de la prédation du chat, encore faudrait-il donc comprendre précisément son rôle dans l'écosystème. C'est justement cette question que cherche à éclaircir Roman Pavis. Avec le professeur Philippe Clergeau et la Société française pour l'étude et la protection des mammifères, le jeune doctorant a lancé, en juillet dernier, une grande étude parti-

cipative sur l'animal de compagnie préféré des Français. Les propriétaires sont invités à décrire par le menu les comportements de chasse de leur compagnon et à partager leurs observations sur un site Internet dédié. Plus de 2 500 participants ont mis en ligne 10 000 observations, et des conclusions s'imposent déjà. «S'il a un impact réel dans certains contextes, le chat ne menace directement aucune espèce en France métropolitaine, explique Roman Pavis. Il fait en réalité partie d'une mosaïque de pressions, comme la pollution ou l'artificialisation des sols.» Aucune commune mesure avec les dangers que font peser sur la faune locale les chats haret d'Australie. Si rien ne semble pouvoir arrêter le plan d'éradication qui vise ces derniers, nos matous domestiques français peuvent, eux, continuer à dormir sur leurs deux oreilles. ■

FRÉDÉRIQUE JOSSE